

Brigitte Smadja

La vérité sur Bérangère

illustré par Juliette Bailly



L'école des Loisirs

Le livre

La fille cachée du roi des Belges ! La fille cachée du roi des Belges !
Quand Bérangère s'est fait repérer par un élève de son ancienne école, elle s'est enfuie et a réussi à lui échapper.

Mais les souvenirs sont revenus. Et la peur aussi. Les élèves de Noisy-le-Sec allaient-ils la traquer et exiger des explications sur sa soudaine disparition, sur cette voiture de luxe et ce chauffeur qui l'emmenait chaque matin à l'école ? Il faudrait leur avouer qu'elle n'était pas la fille cachée du roi des Belges comme ils l'imaginaient.

Elle était simplement une fille qui avait vu ses trois meilleures amies, Lou, Mei et Rosie, disparaître sous ses yeux. Et cela avait suffi à la rendre particulière...

L'autrice

Ses lecteurs voulaient en savoir plus sur la disparition mystérieuse de la fille cachée du roi des Belges. Plutôt que de leur livrer une suite, [Brigitte Smadja](#) a préféré leur offrir une véritable enquête sur Bérangère, cette fille si particulière.

Brigitte Smadja
La vérité
sur Bérangère

illustré par Juliette Bailly

L'école des loisirs
11, rue de Sèvres, Paris 6^e

*À tous les enfants et les adultes qui m'ont demandé
après avoir lu La fille cachée du roi des Belges :
« Mais c'est qui, en fait, Bérangère ? »*

*Et une dédicace spéciale à tous les enfants
et les adultes du royaume de Belgique.*

Prologue

CHARENTON-LE-PONT
VACANCES D'HIVER

Il pleut presque tous les jours et il pleut encore derrière la fenêtre de Bérangère Henry. Dans l'aquarium posé sur un coin du bureau de Bérangère, le poisson rouge offert par Douglas pour son anniversaire tourne sans fin et ne semble pas du tout mécontent, contrairement à elle, de n'avoir rien d'autre à faire.

Sur un des murs de sa nouvelle chambre, elle a punaisé la reproduction d'un tableau du Douanier Rousseau et la carte postale d'une œuvre de Matisse où l'on voit deux poissons rouges dans un aquarium, devant une fenêtre. «Comment tu vas l'appeler, ce poisson?» lui avait demandé son père. «Matisse», avait répondu Bérangère en lui montrant la carte postale, et son père qui est électricien et amateur de peinture avait rigolé.

Bérangère n'arrive toujours pas à se sentir bien dans cette chambre. Il faut dire que, depuis quelques mois, elle en a connu plusieurs. Du coup, elle ne se

décide pas à l'habiter vraiment. Dans un coin s'entassent des cartons restés fermés depuis cinq mois, et sur deux étagères censées contenir ses livres sont alignés des pots de yaourt transparents dans lesquels Bérangère s'obstine à faire pousser toutes sortes de choses : lentilles, haricots, patates douces et noyaux d'avocat. À la fin, elle n'aimait pas non plus sa chambre à Sartrouville où elle a vécu presque toute sa vie et qu'elle a quittée sans le moindre regret. Sa chambre préférée, c'est celle de Dieppe, mais aussi – Bérangère est bien obligée de le reconnaître – celle de Noisy-le-Sec, où elle n'est restée que quelques jours pourtant.

Chaque fois qu'elle pense à Noisy-le-Sec, Bérangère ressent un léger malaise. Chaque fois, elle essaie de repousser les souvenirs dans un coin reculé de son cerveau dans l'espoir qu'un jour ils seront si bien enfermés qu'ils n'auront plus aucune chance de resurgir.

Derrière les vitres embuées, le paysage est flou, essentiellement des taches de gris. Un instant, elle songe à ouvrir sa boîte de gouaches mais elle y renonce, préférant ouvrir la fenêtre, respirer à pleins poumons, exposer son visage à la pluie. Ce n'est pas la pluie qui gêne Bérangère, mais l'absence de vent, de nuages, de lumière. Elle en veut beaucoup à sa



mère d'avoir annulé leurs vacances à Dieppe et à son père de s'être rangé à son avis alors qu'ils savent très bien tous les deux qu'elle n'est jamais aussi heureuse que là-bas, à n'importe quelle saison, à n'importe quelle heure et en toutes circonstances. Ses parents n'ont pas pu faire autrement, ils le lui ont expliqué : sa mère profite des vacances scolaires pour préparer un concours qui l'oblige à s'enfermer tous les jours dans une bibliothèque ; son père a été appelé en urgence sur un chantier ; Bérangère est grande maintenant, onze ans, bientôt elle entrera au collège, elle peut comprendre. Ça tombe bien finalement que Douglas soit de passage à Paris, parce que c'est les vacances d'hiver et qu'il peut garder un œil sur elle pendant que ses parents travaillent.

C'est ce qu'ils croient, en tout cas, se dit Bérangère en fermant brusquement la fenêtre, ce qui provoque l'affolement immédiat de Matisse. Les poissons sont muets, mais ils ne sont pas sourds.

Sur son bureau, trois carrés de chocolat bien enveloppés dans leur papier doré sont disposés dans une petite coupelle. Bérangère hésite à en prendre un, mais elle n'y touchera pas. C'est une promesse qu'elle s'est faite.

Au bout du couloir, dans la pièce qui sera un jour un bureau-atelier pour ses parents, mais qui pour l'instant sert de débarras, Douglas, comme souvent à cette heure-ci, dort. Les parents de Bérangère l'hébergent quelques jours en attendant qu'il reparte pour Londres à la fin du week-end afin de s'y établir définitivement, quoique le mot « définitif » ne figure pas dans le vocabulaire de Douglas. Bérangère n'essaie même pas de le réveiller. Il l'a prévenue, en ce moment, il n'y a rien à faire.

Sur la table de la cuisine, elle finit ses devoirs tout en avalant un reste de hachis parmentier qu'elle a fait réchauffer au micro-ondes. En guise de dessert, elle mange une banane, son fruit préféré.

De retour dans sa chambre, elle a un sursaut d'énergie à l'idée de relire, allongée dans son lit, bien

au chaud sous sa couette, le livre d'Anne Fine *Blood Family*, l'un de ses préférés, qu'elle a tout de suite eu envie de lire quand sa mère lui avait dit: «Tu le liras quand tu seras au collège, c'est pas de ton âge.» Cinq minutes ne se sont pas écoulées qu'elle le referme et contemple son plafond, les murs de sa chambre, la carte postale de Matisse, l'affiche du Douanier Rousseau, et une paire de boucles d'oreilles – des créoles – accrochée à un clou.

Il est à peine 15 heures, il fait déjà sombre, dans deux heures il fera nuit. Elle pourrait appeler une amie. Il y a seulement quelques mois, elle en avait trois et on les appelait «les Inséparables». Maintenant, des amies, Bérangère n'en a aucune et elle ne tient plus à en avoir.

D'un geste décidé, elle repousse sa couette, cogne trois petits coups à la paroi de verre de l'aquarium. Aussitôt Matisse vient s'y coller, puis il reprend, impassible, sa danse tournante.

Bérangère sait qu'il n'est pas bon pour son équilibre qu'il vive seul. D'ailleurs, dans le tableau de Matisse, ils sont deux. Mais pour qu'un poisson s'épanouisse bien, il lui faut environ cinquante litres d'eau. Et ses parents ne veulent pas entendre parler d'un aquarium contenant cent litres d'eau. Bérangère est désolée pour Matisse. Grâce à lui, elle a appris

des choses, pas seulement sur les poissons rouges, mais aussi sur les poissons-clowns, les piranhas, les raies géantes, les murènes. Quand on habite à Charenton-le-Pont, c'est facile de les voir, il suffit de prendre le métro et de descendre trois stations plus loin. Depuis le mois de septembre, Bérangère le fait souvent. Même seule.

Et c'est ce qu'elle va faire. Sans prévenir Douglas. À quoi bon ? Il ne s'en apercevra pas.

Après avoir vérifié qu'elle a bien ses clés dans la pochette externe de son sac à dos, elle enfle son K-way bleu ciel, qu'elle ne quitte plus depuis des mois, n'oublie pas son bonnet rayé de marin, y camoufle d'un seul geste ses cheveux blonds, très gaie soudain à l'idée de se rendre à l'Aquarium tropical du Palais de la Porte Dorée, impatiente d'être dehors, à l'air libre.

Au premier étage, elle croise la gardienne de l'immeuble, qui l'interpelle de sa voix claironnante :

– Alors, Bérangère, ces vacances ? Bientôt la fin ?

Mme Ruiz est une géante qui distribue le courrier en blouson noir, jean brodé et santiags. Un chignon choucroute au sommet du crâne la grandit encore. Bérangère ne sait pas trop quoi penser de Mme Ruiz. Sa mère la trouve très originale, son père la trouve très bavarde. Bérangère est toujours épatée par son



audace vestimentaire, mais elle préfère l'éviter depuis que Douglas a dit la première fois qu'ils se sont croisés: «J'aime pas son regard, elle a une webcam à la place du cerveau.»

Bérangère bredouille une réponse tout en la dépassant pour bien lui faire comprendre qu'elle est pressée. D'un geste Mme Ruiz l'arrête, et la main posée sur son épaule, elle se moque des trous aux genoux de son jean, se demande ce que ça veut dire

cette manie qu'ont les gosses de mettre des pantalons troués, et les parents qui ne disent rien, ça, vraiment, elle ne comprend pas, mais faut dire aussi, les parents ils sont jamais là, ils confient leur gamin à n'importe qui, enfin bon, c'est pas ses affaires après tout.

D'un air désolé, Bérangère l'approuve et croit s'en être débarrassée, mais Mme Ruiz la retient toujours, et d'une sacoche en bandoulière, elle sort un paquet de gaufrettes fourrées à la framboise, en détache quatre collées entre elles à moitié écrasées et les lui tend avec un grand sourire. Bérangère n'ose pas refuser, par politesse, pour qu'elle lui fiche la paix, surtout. Deux rues plus loin, elle offre les gaufrettes à des pigeons avec l'espoir qu'ils ne soient pas comme elle allergiques au gluten et au lait de vache.

Dans le métro, le jeu préféré de Bérangère, c'est de monter à la dernière seconde, juste au moment où les portes se ferment, comme les types qui se font poursuivre dans les séries policières.

Aucune des filles et aucun des garçons de sa nouvelle classe, dans sa nouvelle école à Charenton-le-Pont, ne la comprend. Elle a pourtant essayé de le leur expliquer, dès sa première tentative réussie : la prise de risque, la montée d'adrénaline, le sentiment d'être une héroïne quand les portes se

ferment à l'instant même où on réussit à se propulser à l'intérieur du wagon. Ils l'ont regardée comme si elle venait d'une autre planète.

Les enfants de Noisy-le-Sec, eux, ils auraient compris. Zoé, sûrement; Jasper, surtout, un petit CE2, un fou furieux. À ce souvenir, Bérangère ferme les yeux.

Dans le reflet des vitres, elle se voit, bonnet bas sur le front, mèches de cheveux blonds échappées sur les épaules, dont une qu'elle entortille, mécaniquement. De la poche de son K-way elle extrait un chouchou noir pour y enfermer toutes ses mèches rebelles.

Aux guichets, ils la connaissent et il leur arrive de la laisser entrer sans payer. Ils trouvent très sympathique son intérêt pour le grand aquarium et ses habitants.

La lumière ici est toujours la même, irréaliste, jour et nuit, hiver comme été; le silence à peine perturbé par des enfants beaucoup plus nombreux pendant les vacances scolaires qu'ils ne le sont d'ordinaire. Certains ont le nez collé aux vitres à la recherche des grenouilles venimeuses camouflées par la végétation; d'autres, comme Bérangère, sont éblouis par les piranhas à ventre rouge, étranges poissons irisés d'or, à

présent immobiles, parfaitement immobiles, comme en attente de quelque chose qui ne viendra pas.

On ne croirait pas à les voir que les piranhas peuvent devenir très agressifs. S'ils ont faim ou s'il y a parmi eux un blessé, ils n'hésitent pas, ils le dévorent. Mais au moindre truc bizarre, ils courent se cacher. Ça amuse Bérangère de penser qu'ils sont si peureux alors qu'elle les sait capables de trancher une main d'un seul coup de mâchoire. Sa contemplation est brusquement interrompue par un nouveau groupe d'enfants nettement plus bruyants, rappelés à l'ordre par la voix d'un adulte.

Bérangère quitte les piranhas pour aller admirer les raies géantes de Léopolde. L'une d'entre elles, d'environ un mètre d'envergure, incroyablement belle dans son manteau moucheté noir et blanc, avance en ondulant comme une danseuse au ralenti quand une voix déchire le silence :

– La fille cachée du roi des Belges ! La fille cachée du roi des Belges !

Après plusieurs secondes de totale paralysie durant lesquelles elle identifie la voix sans pouvoir y croire, Bérangère se retourne et elle est bien obligée d'y croire, puisqu'il est là, devant elle.

Jasper ! Ses cheveux blonds en brosse. Son blou-

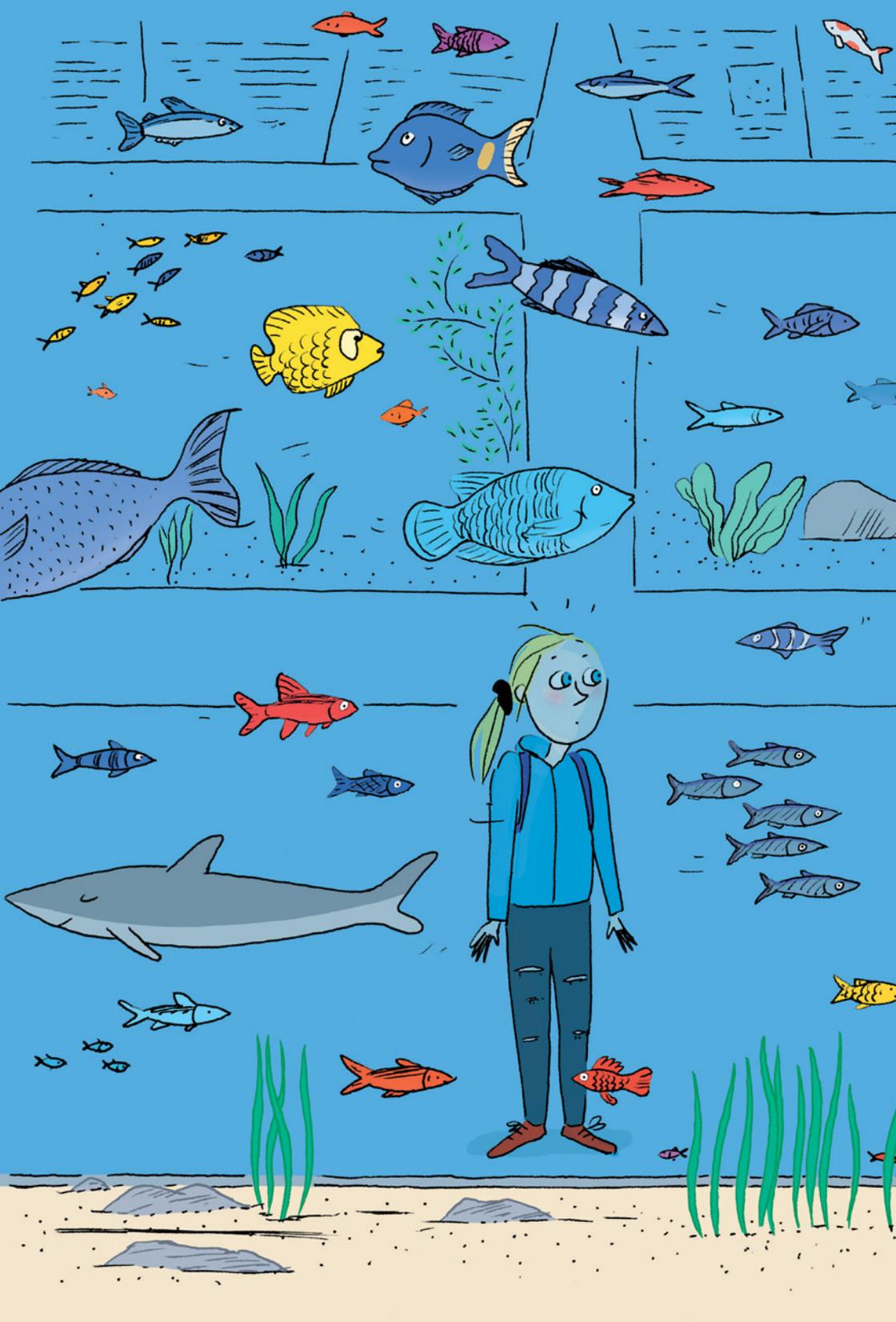
son bicolore. Son air d'enfant décidé, prêt à tout. C'est lui! Le petit CE2 de Noisy-le-Sec! Qu'est-ce qu'il fait là?

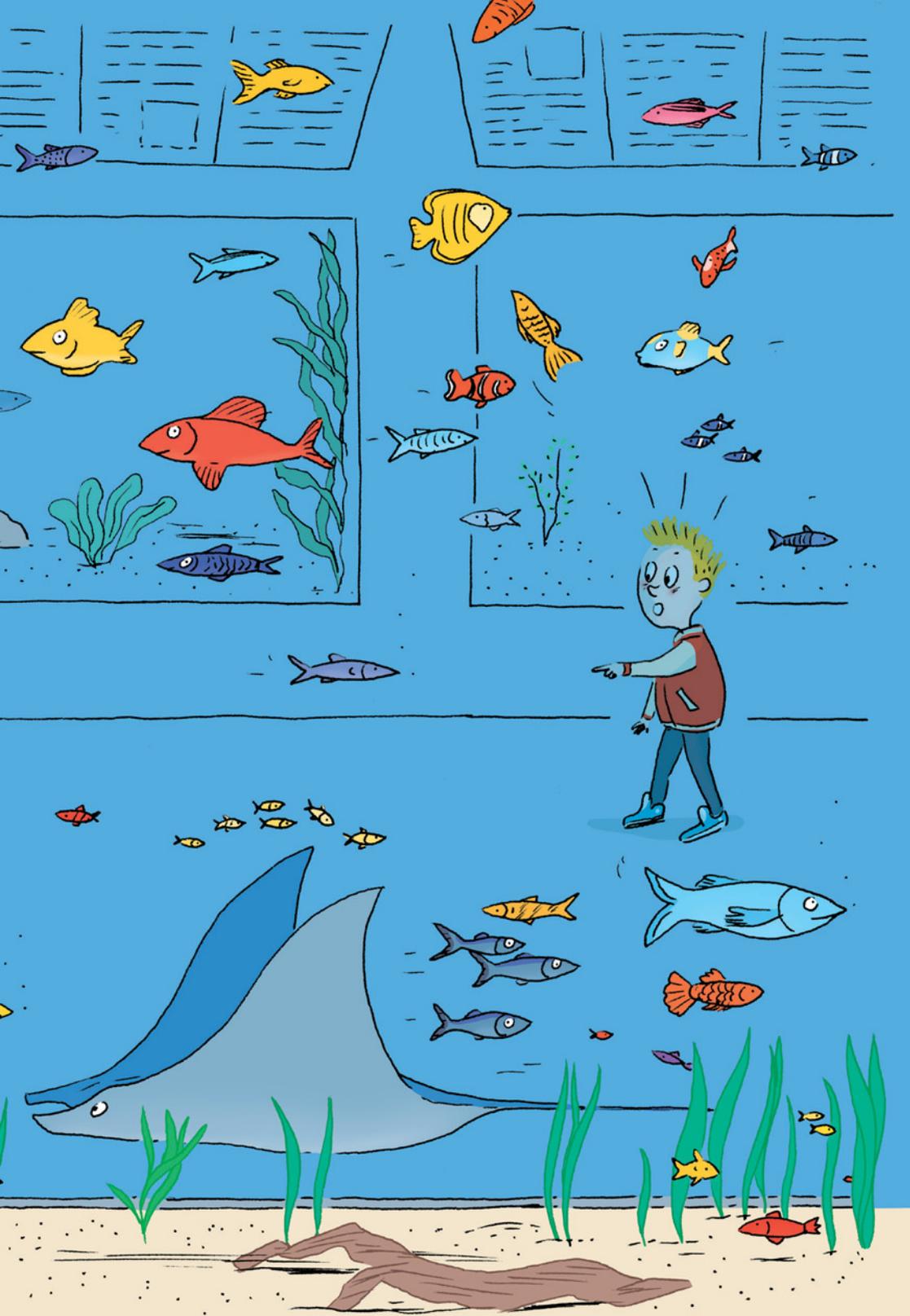
Tous les regards convergent vers Bérangère, et le cercle se resserre tandis que Jasper saute à pieds joints en répétant, doigt pointé dans sa direction :

– La fille cachée du roi des Belges! La fille cachée du roi des Belges!

Dans un sursaut de conscience, avisant une trouée entre deux groupes, Bérangère se sauve comme si elle était vraiment la fille cachée du roi des Belges et qu'elle devait à tout prix préserver son anonymat.

Sa fuite ne perturbe pas Jasper, au contraire. Il se précipite derrière elle, entraînant ses copains les plus téméraires. Bousculés par Bérangère, des adultes paniqués demandent : « Mais qu'est-ce qui se passe ? » ; d'autres, craignant un attentat peut-être, préfèrent s'en aller au plus vite en traînant leurs enfants derrière eux. Si ça continue, les gardiens ne tarderont pas à bloquer les portes, à appeler la police. Forcément, il faudra que Bérangère explique pourquoi Jasper l'a appelée la fille cachée du roi des Belges, il faudra qu'elle parle de Noisy-le-Sec, et donc forcément de Douglas. Les policiers viendront à la maison et ils le trouveront. Le réveil pour Douglas risque d'être





pénible. Ils voudront savoir ce qu'il faisait exactement à Noisy-le-Sec les premiers jours du mois de septembre. Ils lui demanderont de s'expliquer sur la voiture de luxe, les allées et venues dans la maison. Qui sait même si Douglas ne finira pas en prison? Bérangère sait que c'est absurde, Douglas lui a tout expliqué, mais il n'empêche, son esprit s'emballe, son cœur aussi tandis que son pas s'accélère et que résonne la voix suppliante de Jasper derrière elle: «Bérangère! Bérangère!» et plus loin, celle d'une animatrice en colère.

Bérangère ne se retourne pas, elle fonce. Elle a un avantage sur Jasper, elle est souvent venue ici, elle connaît bien les lieux, elle se dit que ce sera facile de le semer, et ça n'est pas difficile, en effet.

Après l'avoir baladé, elle se planque, à bout de souffle, dans les toilettes des dames du deuxième étage, réservées au personnel, là où elle sait que Jasper n'ira pas la chercher.

Elle a du mal à retrouver son calme, elle respire mal, ça se bouscule dans sa tête. Le premier souvenir cohérent qui revient, c'est le jour où elle a offert un autographe à Jasper pour le remercier de l'avoir toujours défendue contre tous, même s'il était persuadé qu'elle était une criminelle de dix ans qui avait tué ses parents à coups de hache. Pourquoi a-t-il fallu

que les animateurs du centre aéré de Noisy-le-Sec choisissent une sortie à quelques centaines de mètres de chez elle? «Pourquoi pas? Où est le problème?» répondrait Douglas.

Trois coups la font sursauter. Une femme derrière la porte s'impatiente.

– Ça va être encore long?

– C'est bon, je sors, répond Bérangère, une main sur la poignée, mais elle se ravise. Et si la femme la reconnaissait? Dans le doute, elle retire son bonnet puis son K-way bleu qu'elle réduit à une pochette rectangulaire et les fait disparaître dans son sac à dos. Calmement, elle ouvre la porte, s'excuse aussitôt:

– J'ai eu une nausée, je suis allergique au gluten et au lait de vache.

D'une voix radoucie, la femme lui demande si elle va mieux, maintenant. Elle n'a pas l'air de la prendre pour la fille cachée du roi des Belges ni pour une dangereuse parricide. Bérangère la rassure et, d'un pas tranquille, elle s'éloigne.

Dans le musée, tout semble être rentré dans l'ordre. Pas d'enfants hurlants, pas d'adultes débordés. Jusqu'à la sortie, elle ne croise que des visiteurs contents d'aller voir des poissons-clowns, des piranhas, des raies géantes et des murènes.

Dans le hall, aucune trace de Jasper, que Bérangère

gère imagine dans le bus qui le ramène à Noisy-le-Sec, encadré par deux adultes incapables de calmer sa colère pour l'avoir manquée de si peu. Va-t-il parler de cette rencontre aux autres? Vont-ils se mettre à sillonner toute la zone de la porte Dorée dans l'espoir de la retrouver?

Sur les cinq portes de sortie possibles, elle choisit la première à l'extrême gauche et s'y dirige en traversant le vaste hall à pas lents comme le font les suspects ou les flics quand ils cherchent à se fondre dans la foule. Dehors, il pleut toujours. En quelques gestes rapides, elle enfle son K-way bleu et son bonnet.

Jasper n'est pas là. La bouche du métro à quelques mètres. Il ne lui reste plus qu'à la rejoindre en dévalant les marches du grand escalier de pierre, luisantes d'humidité. Elle est sauvée, c'est ce qu'elle croit, jusqu'à l'instant où elle entend crier son prénom: «Bérangère!» À l'extrême opposé, Jasper l'attend et lui adresse de grands signes de la main.

«Où sont les animateurs? Comment leur a-t-il échappé? Et le bus, et les autres enfants?» se demande Bérangère en se précipitant vers les marches glissantes après avoir vu Jasper faire littéralement un bond vers elle, le bras tendu, la main prête à la saisir. Pas de chance pour lui, il est rattrapé au vol par une animatrice surgie d'on ne sait où qui l'agrippe fermement



par le col de son blouson. Pas de chance cette fois pour Bérangère, Jasper mord féroce­ment l'animatrice au poignet pour l'obliger à la lâcher, ce qu'elle fait dans un hurlement de rage. Jasper en profite pour s'échapper et, sans hésiter, il poursuit Bérangère dans la rue en donnant des coups de coude aux passants qui le gênent. Elle entend sa voix dans son dos: «Bérangère! Bérangère! Attends-moi!»

À leurs trousses, l'animatrice s'époumone. Jasper n'écoute rien et surtout pas ses ordres. Si elle avait eu un petit frère de huit ans, Bérangère aurait aimé que ce soit lui.

Les portes du métro de la station Porte Dorée se referment sur elle juste à temps. Hors d'haleine, visage collé à la vitre, elle aperçoit le visage de Jasper, sa moue de déception quand il comprend qu'il a perdu, et derrière lui l'animatrice toute rouge d'avoir autant couru, les cheveux en broussaille, furieuse et soulagée de l'avoir rattrapé. Plusieurs voyageurs sortis de leur torpeur habituelle échangent des murmures. Elle sent leurs regards intrigués ou désapprobateurs, mais aucun ne lui dit rien.

Cinq stations plus tard, le temps de remettre un peu d'ordre dans son esprit, Bérangère reprend le métro dans l'autre sens, descend à la bonne station, Charenton-Écoles, et marche calmement jusqu'à son immeuble. Dans l'entrée, elle est soulagée de ne pas voir Mme Ruiz qui n'aurait pas manqué de la bombarder de questions. Elle commence à monter lentement les premières marches, puis soudain – parce que la cage d'escalier est silencieuse, trop silencieuse – elle grimpe les trois étages à toute allure, contre toute logique, comme si le risque n'était pas écarté que Jasper soit planqué quelque part, à l'attendre. Son

cœur bat très vite, ses mains tremblent tandis qu'elle cherche ses clés.

À peine a-t-elle introduit la bonne clé dans la serrure que la porte s'ouvre sur son grand cousin Douglas, tee-shirt maculé de peinture, chaussons à tête de lapin, tellement maigre qu'aucun de ses pantalons ne tient sans une ficelle, un cordon, un élastique – Douglas déteste les ceintures.

Elle s'attend à ce qu'il lui demande pourquoi elle a l'air si bouleversée et ce qu'elle fait devant la porte, ruisselante de pluie.



– Quelle heure il est? dit Douglas, les yeux bleus pétillants, tout sourire.

– Bientôt l’heure du dîner! bougonne Bérangère.

– L’heure que je préfère! Je te fais une galette? Tu devrais retirer ton K-way, tu vas attraper froid.

Momentanément résignée devant le désintéret manifeste de Douglas pour sa personne, pas fâchée finalement de ne pas avoir à parler tout de suite de sa rencontre avec Jasper ni à faire quoi que ce soit, Bérangère le suit dans la cuisine, s’effondre sur une chaise et laisse Douglas s’agiter, décrocher la poêle en fonte, la mettre à chauffer. Dès qu’il se réveille, le plus souvent entre midi et 18 heures, il est capable de parler sans arrêt tout en faisant plein de choses.

Pour la énième fois, Douglas déclare qu’il est le roi des crêpes et des galettes. Ce talent lui vient d’un de ses voyages à Concarneau où il a vécu six mois en travaillant dans une crêperie, moyennant le gîte et le couvert. Il fait la pâte lui-même avec les meilleures farines. Il regrette de ne pas avoir de bilig, une plaque spéciale bretonne, parce que le résultat est très différent de celui que l’on obtient avec une poêle classique, explique-t-il à Bérangère, comme s’ils se connaissaient depuis toujours. Pourtant, ça ne fait pas si longtemps qu’ils se connaissent, Douglas et elle. À peine quelques mois.

– Évidemment, tout est dans la farine, mais pas que, dit Douglas en enfilant un tablier. Les bons outils, la température de la poêle, et le geste, bien sûr, le geste ! Très important, essentiel, comme en peinture. Tu te rappelles quand on faisait ce travail sur le Douanier Rousseau ?

L'évocation du peintre fait sursauter Bérangère, mais Douglas ne le remarque pas. Pendant que la poêle chauffe, il s'active, pose deux assiettes sur la table, le beurre, le miel, le sucre et le caramel liquide. De son côté, Bérangère fait tourner une mèche de ses cheveux autour de son index.

Quand la première galette est prête, Douglas saisit l'assiette de Bérangère, y dépose la galette encore fumante, revient à ses fourneaux. Après deux minutes de silence, il se retourne brusquement, dévisage Bérangère longuement, comme s'il s'apercevait seulement maintenant de sa présence réelle.

– Ça n'a pas l'air d'aller, toi. Tu n'as pas faim ?

Comme elle ne lui répond pas, il tente de deviner :

– 1) Tu es toujours furieuse contre moi parce que je ne t'ai pas donné de mes nouvelles depuis le mois de septembre et que j'ai débarqué chez vous comme si de rien n'était. C'est ça ? Oui, évidemment, et tu as raison. Mais je travaillais tout le temps. Je n'ai pas

vu le temps passer. J'ai quand même pensé à toi le 8 janvier, pour ton anniversaire.

Bérangère ne lève pas la tête.

– Bon, poursuit Douglas. 2) Tu m'en veux de ne pas m'être réveillé plus tôt et de ne pas avoir passé un moment avec toi. Je comprends. Désolé, je ne peux pas faire autrement, tu le sais. On était d'accord tous les deux.

Bérangère a un mouvement des épaules qui signifie tu ne comprends vraiment rien, puis elle lui avoue :

– J'ai revu Jasper.

Dans les yeux bleu foncé de Douglas, calme plat.

– À l'Aquarium tropical de la Porte Dorée. Il était là avec d'autres enfants, et il m'a reconnue ! Il a presque failli m'avoir ! Il m'a poursuivie jusque dans le métro !

– Qui ça ? De quoi tu parles ? lui demande Douglas tout en avalant en une seule bouchée le premier quart de sa galette.

– Du petit qui voulait mon autographe.

Aucune étincelle dans les yeux de Douglas qui enfourne le deuxième quart.

– Du petit CE2 de Noisy-le-Sec.

Toujours rien, lui signifie Douglas.

Bérangère attend qu'il achève d'engloutir jusqu'à la dernière miette de sa galette pour lui répéter, exaspérée :

– Jasper!

– Ah! Jasper! croit se souvenir Douglas, qui s’essuie distraitement les lèvres avec le bas de son tee-shirt. Jasper! Celui qui te prenait pour la fille cachée du roi des Belges?

– Non! Lui, il croyait que j’avais tué mes parents à coups de hache.

– Excellent! s’exclame Douglas en éclatant de rire.

– C’est Mehdi et Clarisse qui me prenaient pour la fille cachée du roi des Belges.

– Ah oui! Marrant. D’autant plus qu’il a une vraie fille cachée, le roi des Belges, tu le savais?

– Tu me l’as déjà dit.

La mauvaise humeur de Bérangère n’entame pas l’appétit de Douglas qui se prépare une deuxième galette tout en consultant ses messages. Il ne trouve rien d’extraordinaire au fait que Bérangère ait rencontré Jasper. Il ne lui demande même pas pourquoi elle s’est sauvée quand Jasper l’a reconnue.

– Je l’aimais bien, moi, Jasper, chuchote-t-elle. C’est pas de ma faute, ce qui s’est passé.

Bérangère cesse de tortiller sa mèche de cheveux et verse du sucre en poudre sur sa galette. Avec une fourchette, elle trace des lignes parallèles en forme de vagues. Douglas la laisse faire en poussant de longs soupirs comme s’il n’y était pour rien, lui non plus.

– Tu sais pourquoi je me suis sauvée ?

– Non, mais une chose est sûre. Même si tu l’aimais bien, tu n’avais pas envie de parler à Jasper.

Bérangère baisse la tête. Sur sa galette, le sucre a fondu, les vagues aussi.

– J’ai commis des erreurs, d’accord, poursuit Douglas, mais je te l’ai déjà dit, je voulais vous aider. Vous aviez tous des problèmes, j’étais content de vous retrouver, je croyais bien faire.

Bérangère pense lui répondre cette phrase trouvée dans un roman policier : « L’enfer est pavé de bonnes intentions. » Elle sent que c’est un truc fort mais qu’elle ne comprend pas vraiment, alors elle répond autre chose à Douglas.

– Elle va trop cuire, ta deuxième galette.

Dix minutes plus tard, dans le couloir, Douglas marche sans se soucier le moins du monde de la conversation qui vient d’avoir lieu, de Jasper, de Noisy-le-Sec, de Bérangère – il téléphone. Entre deux silences, il est question d’un voyage à Sydney, d’une nuit d’été, et d’une forêt de cartons. « Encore une histoire invraisemblable », dirait le père de Bérangère.

– Ah, dit Douglas en rattachant, les yeux tellement brillants qu’on croirait qu’il a décroché la lune,

au fait, j'ai un cadeau pour toi ! Je l'avais oublié ! Juste avant de t'ouvrir la porte, je l'ai posé à l'endroit exact où il doit être. Dans ta chambre. C'est une surprise.

Bérangère n'a aucune envie de recevoir un cadeau de Douglas, aussi le suit-elle d'un pas lent, mais elle ne résiste pas à l'annonce d'une surprise, aussi le suit-elle quand même.

– Je l'ai trouvé cette nuit, raconte Douglas, en devançant Bérangère. J'étais sorti m'acheter des cigarettes et je marchais depuis un certain temps, pas facile de trouver des cigarettes la nuit, quand j'ai vu dans la rue un type qui se baladait avec un sac en plastique. Et que contenait le sac en plastique ? Un poisson rouge ! Et devine ? Il voulait s'en débarrasser, il était obligé de s'en débarrasser, il n'avait pas trouvé d'autre solution que de le balancer dans la Seine, alors voilà.

Dans l'aquarium, Matisse tourne en rond, mais avec un compagnon. Comme dans la carte postale.

– Matisse ne pouvait pas rester tout seul. Il aura moins d'eau, mais il sera plus heureux, et si ça se trouve, il vivra plus vieux. Et le nouveau, comment tu vas l'appeler ?

– Le Douanier Rousseau.

Douglas éclate de rire, et soudain son rire s'interrompt comme s'il venait seulement de se rappeler

quelque chose de très important. Sur son visage, plus la moindre trace de bonne humeur. Douglas est sérieux, il a presque l'air d'un vieux lorsqu'il foudroie Bérangère de ses yeux bleus.

– Tu es allée à la porte Dorée sans me prévenir! Écoute-moi bien, Bérangère, je t'interdis de sortir sans me demander mon autorisation! C'est clair?

– Tu dors tout le temps! se révolte Bérangère.

– Je dors aussi longtemps que cela m'est nécessaire et aux heures que mon corps décide.

– Même si on te secoue, tu ne te réveilles pas!

Silencieusement, Douglas évalue la pertinence de cette réponse. Il faut reconnaître cette qualité à Douglas: il n'a jamais considéré Bérangère comme une enfant, c'est-à-dire comme quelqu'un dont les paroles ne comptent pas vraiment.

– À l'avenir, en cas d'urgence, je t'autorise à me balancer un seau d'eau. Ça devrait marcher.

Puis il hésite un long moment avant d'ajouter:

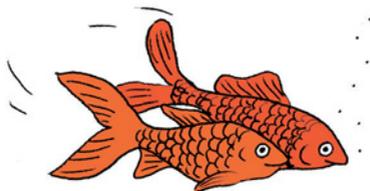
– Seulement si elle est glacée.

Bérangère ne peut s'empêcher de sourire.

Les avis sont partagés sur Douglas. M. Henry, le père de Bérangère, pense qu'il est un peu mythomane, un mot pour lui inquiétant à voir la mine sévère qu'il prend quand il le prononce; Mme Henry, sa mère, qu'il est un peu fantasque, mot qu'elle aime beaucoup

et ne réserve qu'à quelques-uns. À sa marraine Lydie, par exemple, « qui a été si fantasque, autrefois ».

Bérangère se demande si Douglas n'est pas simplement Douglas. Elle se demande aussi en voyant Matisse et le Douanier Rousseau s'amuser à nager ensemble si elle ne devrait pas peindre un mur de sa chambre en bleu, comme dans la carte postale, comme dans sa chambre de Noisy-le-Sec.



De la même autrice à l'école des loisirs

Collection Neuf

Maxime fait de la politique

Marie souffre le martyr

Maxime fait l'idiot

Qu'aimez-vous le plus au monde ?

La tarte aux escargots

Le cabanon de l'oncle Jo

La vérité toute nue

Maxime fait un beau mariage

Un poisson nommé Jean-Paul

Il faut sauver Saïd

Dans la famille Briard, je demande... Margot

Téd et Bill

Un week-end d'enfer

Mon royaume est un cheval (collectif)

Oublie-moi un peu, papa !

Les Pozzis

La fille cachée du roi des Belges

Collection MÉDIUM

Une Bentley boulevard Voltaire

Laisse-moi tranquille

Rollermania

J'ai rendez-vous avec Samuel

Dans la famille Briard, je demande... Jenny

Collection MÉDIUM +

Le cœur est un muscle fragile

Adieu Maxime

© 2019, l'école des loisirs, Paris, pour l'édition papier
© 2019, l'école des loisirs, Paris, pour l'édition numérique
Loi n° 49.956 du 16 juillet 1949 sur les publications
destinées à la jeunesse : juin 2019

ISBN 978-2-211-30377-4